

Juan José Larrea
***Moines et paysans : aux origines de la première croissance agraire dans le
Haut Aragon (IX^e-X^e s.)***

[A stampa in «Cahiers de Civilisation Médiévale», 33 (1990), pp. 219-239 © dell'autore - Distribuito in formato digitale da "Reti Medievali", www.retimedievali.it].

Juan José LARREA

Moines et paysans : aux origines de la première croissance agraire dans le Haut Aragon (IX^e-X^e s.)

RÉSUMÉ

L'étude du monastère de San Martín de Cillas (vallée d'Ansó, Huesca) offre un bon exemple sur quelques aspects de la période de croissance du haut moyen âge dans le Haut Aragon. Expansion agricole, développement démographique, intensification et stabilisation du peuplement, voici des éléments de base d'un processus que les communautés paysannes amorcent à partir de la deuxième moitié du IX^e s. Devant la nouvelle situation, le monastère, qui se montre au début comme un obstacle pour la croissance, s'adapte et réussit à drainer vers lui une partie de l'effort paysan.

El estudio del monasterio de San Martín de Cillas (valle de Ansó, Huesca) proporciona un buen ejemplo sobre algunos aspectos del periodo de crecimiento altomedieval en el Alto Aragón. Expansión agrícola, desarrollo demográfico, intensificación y estabilización del poblamiento, son elementos básicos de un proceso que inician las comunidades campesinas a partir de la segunda mitad del siglo IX. Frente a esto, el monasterio, que se muestra en principio como obstáculo al crecimiento, se adaptará a la nueva situación y conseguirá canalizar hacia sí una parte del esfuerzo campesino.

Ce travail s'inscrit dans la problématique d'ensemble qui se développe autour d'un sujet de recherche bien connu : celui de la croissance agricole du haut moyen âge. Le phénomène général d'expansion économique et démographique, qui commence à se manifester en Europe autour des IX^e-X^e s., constitue un processus de plus en plus étudié, bien que de façon inégale dans les diverses régions. Mais, on le sait, la discussion reste ouverte et les questions de fond — sur le rôle joué par la paysannerie libre, sur le rapport entre la croissance et la fin de l'esclavagisme, sur l'influence de la disparition des fiscalités héritées du Bas Empire — reçoivent des réponses largement divergentes¹. Les synthèses restent à faire et elles ne peuvent être élaborées que sur la base de monographies locales.

Dans cette perspective générale, nos objectifs resteront ici modestes et se limiteront à un cadre territorial réduit : une vallée du comté d'Aragon. Nous fondant sur la documentation d'un monastère, San Martín de Cillas, nous allons nous interroger sur certains aspects inhérents au processus de croissance. D'abord, sur l'arrière-plan social du phénomène de développement agraire : quel groupe s'en montre-t-il le promoteur ? comment la croissance agit-elle sur les rapports sociaux ? comment ses profits sont-ils répartis ? quel est, sur un plan plus concret, le rôle joué par une institution monastique² ? En deuxième lieu, nous essaierons de définir le lien existant

1. Au fond, la question de base porte sur les causes qui ont déclenché une croissance de longue durée. Le point le plus récent sur le sujet se trouve dans *La croissance agricole du Haut Moyen Âge. Dixièmes Journées Internationales d'Histoire*, Flaran, 1988 [sous presse]. Parmi les nombreux apports de ce colloque, nous pensons spécialement aux exposés de P. Bonnassie et de G. Bois.

2. Dans le monde hispanique, le rôle joué par la poussière de petits monastères dans le mouvement de colonisation est sans doute l'un des problèmes à approfondir. Sur cette question, J. M^e MINGUEZ a fait récemment des réflexions particulièrement suggestives dans « Ruptura social e implantación del feudalismo en el noroeste peninsular (siglos VIII-X) », *Studia Historica*, III/2, 1985, p. 17 et ss.

entre développement agraire et essor démographique³. Enfin, nous tenterons de décrire la matérialisation du processus en ce qui concerne les structures de peuplement.

CADRE TERRITORIAL, HISTORIOGRAPHIE ET SOURCES. LE MONASTÈRE DE SAN MARTÍN DE CILLAS.

Face à la riche vallée de l'Èbre occupée par les musulmans, l'Aragon des IX^e et X^e s. constitue, comme les autres foyers chrétiens depuis Pampelune jusqu'aux comtés catalans, un petit réduit montagnard⁴. Situé dans le secteur occidental des pré-Pyrénées, son territoire s'étend sur un ensemble de vallées qui descendent de la haute montagne selon une direction nord-sud — représentées fondamentalement par la rivière Aragón et ses affluents — et sur une dépression longitudinale, la Canal de Berdún, où ces vallées débouchent⁵.

La recherche historique relative au haut moyen âge a été orientée de préférence vers des questions de type juridique, institutionnel ou politique. Ceci étant un caractère commun de l'historiographie espagnole — c'est bien connu — on pourrait souligner que l'introduction en Aragon d'autres genres de problèmes et de méthodes a été encore plus tardive qu'ailleurs. D'autre part, en ce qui concerne l'occupation du territoire ou le peuplement, l'importance du processus de conquête et repopulation de la vallée de l'Èbre a attiré logiquement l'attention des historiens, qui ont négligé, dans une grande mesure, l'évolution plus obscure des petites contrées d'origine.

Jusqu'à une date très récente, seules quelques propositions marginales, éparses au sein de travaux non consacrés de façon spécifique à l'étude des problèmes sociaux ou économiques, pouvaient être signalées, encore qu'elles aient été parfois d'une grande richesse. En ce sens, sont à remarquer les travaux de synthèse de J. M^a Lacarra⁶ et l'œuvre inachevée de J. M^a Ramos Loscertales⁷. C'est Lynn H. Nelson⁸ qui a introduit des perspectives tout à fait nouvelles par rapport à l'historiographie précédente et qui s'est interrogé le premier sur les structures de l'économie et du

3. Bien sûr, sans la moindre volonté de présenter un rapport de cause à effet entre l'évolution démographique et la croissance, mais uniquement dans le souci de décrire un mécanisme de développement.

4. Avant l'an 1000 le comté aurait atteint une superficie d'environ 4200 km², d'après l'évaluation d'Antonio UBIETO (*Historia de Aragón. La formación territorial*, Saragosse, 1981, p. 8).

5. Les pré-Pyrénées sont constituées par trois ensembles géographiques échelonnés de façon transversale du nord au sud : le rebord des chaînes intérieures — un alignement presque collé aux Pyrénées axiales —, les dépressions intrapyréennes — la Cuenca de Tremp, la vallée de Boltaña, «la Canal de Berdún» — et, enfin, les chaînes extérieures — les hautes murailles calcaires de Peña Oroel, Sierra de San Juan, Sierra Nobla. Les vallées pyrénéennes occidentales, nées dans la zone axiale ou à ses abords dans les chaînes intérieures, forment des lits resserrés, des gorges, vers «la Canal de Berdún». Il s'agit d'un territoire soumis à un régime de précipitations abondantes, d'influence atlantique et couvert par une végétation prépondérante de bois subalpins et de prairies. Traditionnellement, et aujourd'hui encore, l'activité économique principale est l'élevage de transhumance. Quant à «la Canal de Berdún», il s'agit d'une grande vallée longitudinale, s'étendant entre le Campo de Jaca et la Navarre — environ 70 km — et parcourue par la rivière Aragón. Son paysage montre des caractères méditerranéens : une végétation de pinèdes, de chênaies et de taillis. Face aux profils très abrupts qui la ferment au sud, elle remonte vers le nord par des inclinaisons douces depuis le fond situé à 500-800 m d'altitude vers des collines d'environ 1200 m. C'est sur ces pentes ensoleillées du nord que se trouvent la plupart des villages, entourés de terroirs agricoles qui combinent les cultures irriguées aux alentours des rivières avec la céréaliculture prépondérante et avec les vignobles situés entre 700 et 800 m, sur les versants ensoleillés. Le bétail est moins important ici qu'à l'intérieur des vallées et la transhumance d'été est la pratique habituelle (L. SOLÉ SABARIS «La Canal de Berdún», *Estudios Geográficos*, III, 1942, p. 271-318) [N.B. Le mot «la canal», au féminin, est un terme propre aux régions aragonaises pour désigner une longue vallée; en son sens habituel, «canal» s'écrit au masculin, en espagnol comme en français].

6. J. M^a LACARRA, *Aragón en el pasado*, Madrid, 1972 et *Historia política del reino de Navarra desde sus orígenes hasta su incorporación a Castilla*, Pampelune, 1973. On signalera aussi un article de cet auteur, «Navarra entre la Vasconia pirenaica y el Ebro en los siglos VIII y IX», dans *Investigaciones de historia navarra*, Pampelune, 21983, p. 93-113 [1^{re} éd., 1981], contenant un ensemble d'observations de caractères divers, mais orientées de préférence vers les aspects sociaux et économiques. Bien que relatives à la Navarre elles intéressent également le comté d'Aragon.

7. J. M^a RAMOS LOSCERTALES, *El reino de Aragón bajo la dinastía pamplonesa*, éd. José M^a LACARRA, Salamanque, 1961. Quoique le deuxième chapitre, «Las formas del establecimiento de la población», n'ait pu être achevé par l'auteur, et par conséquent n'ait pas été recueilli dans l'édition posthume, le livre est plein d'idées et de suggestions — en ce qui concerne le peuplement aux pages 14-45 — qui n'ont pas été développées ultérieurement.

8. LYNN H. NELSON, «Land Use in Early Aragon: The Organisation of a Medieval Society», *Societas. A Review of Social History* (Oshkosh Wisconsin), III, 1973, p. 115-128.

peuplement de ces vallées. On fera plusieurs références à son travail. Postérieurement, A. Barbero et M. Vigil⁹ ont analysé quelques textes, appartenant justement à San Martín de Cillas, dans l'ensemble de leurs propositions relatives à la formation du féodalisme dans le Nord péninsulaire¹⁰. Parmi les derniers apports, deux travaux doivent être soulignés très spécialement. D'une part, une vision globale a été proposée par E. Sarasa et ses collaborateurs¹¹ : leur étude ne se borne pas à un état des questions¹², mais expose aussi, sur plusieurs plans — les caractères économiques généraux, la propriété de la terre et la hiérarchisation sociale, les mentalités — des propositions et des observations valables spécialement pour la deuxième moitié du x^e s. D'autre part, une étude du domaine du monastère de San Juan de la Peña, parue très récemment¹³, constitue un point de repère fondamental pour la recherche sur les structures agraires en Aragon, bien que cet ouvrage soit plutôt orienté vers les xi-xv^e s.

Enfin, l'archéologie aussi a commencé à porter ses fruits. Dans les terres très proches de la Navarre et dans un milieu tout à fait similaire à celui qui nous occupe, les fouilles de C. Jusué¹⁴, étendues à l'ensemble d'une vallée, offrent des informations précieuses sur le réseau de hameaux qui caractérise le peuplement du territoire. En Aragon, les travaux de F. Galtier et J. A. Paz¹⁵, développés à Luesia (Saragosse), fournissent une image précise de la réalité matérielle de l'un des nombreux monastères existant aux alentours de l'an 1000.

Quant aux sources documentaires, ce n'est certainement pas l'abondance qui les caractérise. Par contre, elles sont souvent bien expressives, et surtout, elles sont susceptibles d'être beaucoup plus exploitées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Les textes proviennent essentiellement du groupe de petits monastères — S. Pedro de Siresa, S. Martín de Cillas, S. Julián de Navasal, Sta. María de Fontrida, S. Martín de Cercito — nés au long du ix^e s. dans les vallées pyrénéennes¹⁶. Il s'agit là d'une documentation d'interprétation difficile, car les textes ont subi de nombreuses altérations de la part des copistes des xi^e et xii^e s., alors que les originaux n'ont pas été conservés. La critique préalable des textes constitue ici un exercice indispensable si l'on veut atteindre un degré acceptable de fiabilité¹⁷.

L'abbaye de San Martín de Cillas, dans la vallée d'Ansó, appartient au groupe de monastères mentionné, et c'est à travers ses textes que nous essaierons une approche de la problématique

9. A. BARBERO et M. VIGIL, *La formación del feudalismo en la Península Ibérica*, Barcelone, 1982 [1^{re} éd. 1978].

10. Des textes que, comme on le verra, nous utiliserons aussi de façon abondante et dont nous apporterons une interprétation divergente.

11. E. SARASA, E. PALACIOS, M. P. PÉREZ, A. SESE, M. TAUSIET et J. E. YUS, «Aragón en torno al año mil. Estructura social, comportamientos económicos y respuesta cultural», dans *Colloqui Internacional Hug Capet. França Meridional, Catalunya, Aragó i Navarra al voltant de l'any Mil* (Barcelone, juillet 1987) [sous presse].

12. On trouvera l'état des questions le plus récent sur les études d'histoire médiévale en Aragon dans E. PALACIOS, M. P. PÉREZ, A. SESE, M. TAUSIET et J. E. YUS, «Balance crítico y perspectivas de una década sobre la Historia de Aragón en la Edad Media», *Studia Historica-II^o Medieval*, VI, 1988, p. 57-93.

13. Ana Isabel LAPEÑA, *El monasterio de San Juan de la Peña en la Edad Media*, Saragosse, 1989.

14. C. JUSUÉ, *Poblamiento rural de Navarra en la Edad Media. Bases arqueológicas*, Pampelune, 1988.

15. F. GALTIER et J. A. PAZ, *Arqueología y arte en Luesia en torno al año mil. El yacimiento de «El Corral de Calvo»*, Saragosse, 1988.

16. La documentation se trouve dans les archives des grandes institutions qui ont absorbé postérieurement ces monastères : l'abbaye de San Juan de la Peña et la cathédrale de Huesca. Les textes du haut moyen âge ont été publiés (A. UBIETO, *Cartulario de Siresa*, Valence, 1960 et *Cartulario de San Juan de la Peña*, Valence, 1962 ; — A. DURAN GUDIOL, *Colección diplomática de la Catedral de Huesca*, Saragosse, 1965/69). En Navarre aussi, la documentation des monastères — Igal, Urdaspal, Usón et Leire — a été éditée (A. J. MARTIN DUQUE, *Documentación medieval de Leire (siglos IX a XII)*, Pampelune, 1983 ; — A. UBIETO, *Documentos reales navarro-aragoneses hasta el año 1004*, Saragosse, 1986).

17. L'étude critique de la documentation de Cillas qui sert de base à ce travail — ainsi que la justification de la carte présentée ci-après — se trouve dans J. J. LARREA, «La documentación de San Martín de Cillas. Un ensayo de crítica de las fuentes altomedievales» [sous presse]. Antérieurement, quoique pour une période postérieure à celle qui nous intéresse, J. M^o RAMOS LOSCERTALES avait développé une excellente analyse d'une partie de la documentation de San Juan de la Peña dans «La formación del dominio y los privilegios del monasterio de San Juan de la Peña entre 1035 y 1094», *Anuario de Historia del Derecho Español*, VI, 1929, p. 5-108.

exposée ci-dessus. Pourquoi Cillas? Non en raison d'un caractère exceptionnel. Bien au contraire, son évolution apparaît entièrement analogue à celle observée dans l'ensemble des sources de la région. Mais ses documents nous offrent trois séquences échelonnées à partir de l'an 828 jusqu'aux alentours de l'an 1000. L'étude de ces séquences permettant de saisir un processus continu, l'intérêt de l'étude de Cillas est, justement, de donner un bon exemple de l'évolution générale de ces terres¹⁸.

I. Fondation du monastère (c. 828).

Hex est scedula scripta de cenobio que vocatur Zella, quam iusserunt scribere abbas Atilio et domno Gondsambo, cum omni conventu monachorum suorum, qui edificaverunt ipsum monasterium (...) et dederunt illi terminum illum montem qui vocatur Bubalo usque ad rivum de Torrente; et alio monte que vocatur Securee de Castilgon, quomodo aqua vertit usque ad sumum Furkala, et Sardaso et Fontelata et illa pardina Laqunala, et descendit illo termino ad illa fasca, et per medio Opakello usque in Berali; et illa pardina que dicitur Sarrensa, et alia que vocatur Buscitee. Et est alio termino de illa parte aqua que vocatur Forkos, et de Rivo sicco usque ad sumum Spinula, et de illa Oska usque ad casa Corben, et de casa Corben dossum dossum usque ad Berali; et dederunt illa stiva que dicitur Tortella. Scripta est scedula ista en DCCG, LX, VI (SJP, 2)¹⁹.

Ce texte constitue la première information sur Cillas et la première de nos séquences. D'après cet aide-mémoire²⁰, le monastère est fondé par l'abbé Atilio et *domno Gondsambo*. Il s'agit donc d'un monastère de fondation privée. Nous ne savons pas si Atilio était déjà à la tête d'une communauté au moment de la fondation, ou bien, si c'est dans un pacte monastique non conservé que se trouvent l'origine du *conventu monachorum* et celle de la dignité abbatiale qui en découle. Quant à l'autre fondateur, le titre suggère un statut social élevé, une position éminente dans la hiérarchie laïque, mais peut-être aussi ecclésiastique²¹ — bien sûr, l'un n'exclut pas l'autre. En tout cas, la capacité des fondateurs à doter le monastère dissipe tout doute quant à leur situation sociale privilégiée.

Mais, ce n'est pas ce genre de questions qui va retenir notre attention. Nous la concentrerons sur trois informations extraites de ce premier document : la date, l'emplacement du monastère et la dotation territoriale.

LA DATE DE FONDATION.

Bien que nous ne la connaissions pas avec précision, la date peut être établie avec une approximation suffisante. L'an 828 signale le moment où l'aide-mémoire est rédigé; or, vu que ce sont les fondateurs eux-mêmes qui ordonnent sa rédaction, et qu'en plus, la lettre de saint Euloge²² cite Atilio comme abbé de Cillas encore en 848²³, la naissance du monastère n'a pas pu avoir lieu très longtemps avant 828.

18. Vers la fin du XI^e s. San Martin de Cillas devient un prieuré de S. Juan de la Peña. C'est pourquoi l'ouvrage d'A. I. LAPEÑA, *El monasterio...*, *op. cit.*, constitue un point de repère obligé pour notre travail. On y trouve des informations relatives au monastère de Cillas, spécialement p. 25-30 et 291-298.

19. La référence fait allusion au numéro du texte dans l'édition d'A. UBIETO, *Cartulario de San Juan de la Peña*, *op. cit.* [désormais SJP].

20. L'aide-mémoire est le type de document le plus caractéristique de la région avant le XI^e s., vraisemblablement en raison d'une tradition culturelle fondée sur l'oral.

21. José M^e LACARRA fait allusion au «clérigo Gonzalo» (*Historia política...*, *op. cit.*, p. 85).

22. La notice du voyage réalisé par saint Euloge dans les terres de Pampelune et d'Aragon en 848 — pendant lequel le martyr mozarabe visite les monastères d'Igal, Urdaspal, Leire, Cillas et Siresa — a été conservée dans la lettre envoyée par le saint à l'évêque de Pampelune en 851 et dans la *Vita Eulogii* d'Alvaro de Cordoue rédigée autour de 860. Les textes (J. P. MIGNÉ, *Patrologiae cursus completus*. Turnhout, t. CXV, p. 705-720 et 845-852) offrent des informations relatives à la vie monastique de la région — florissante à cette époque, semble-t-il. Ils ont été souvent employés dans l'historiographie d'Aragon et de Navarre.

23. Il est même possible qu'il vécût encore en 860, compte tenu du testament examiné dans le point 3.3. de notre critique textuelle, «La documentación...», art. cit.

Cette chronologie doit être inscrite dans une perspective régionale. En effet, c'est tout un ensemble d'institutions monastiques, en Aragon et dans les contrées proches de la Navarre, qui trouve son origine dans ces premières décennies du IX^e s. Rappelons, en plus de Cillas, S. Pedro de Siresa fondé par le comte d'Aragon entre 809 et 814²⁴; Sta. Maria de Fuenfria, qui naît vers 850 à partir de l'initiative conjointe du roi, de l'évêque de Pampelune et de l'abbé de Leire (SJP, 4); S. Pedro de Usún, consacré en 829²⁵; S. Martin de Cercito, d'origine plus obscure mais qui semble répondre aussi à l'initiative comtale et date de la première moitié de ce siècle (SJP, 5 et 9). Quant aux autres dont l'existence est attestée vers le milieu du IX^e s. — c'est le cas des monastères d'Igal ou d'Urdaspal — l'absence de documents interdit leur datation, mais l'unanimité des dates précédentes permet, au moins, de leur attribuer par hypothèse une chronologie assez semblable²⁶.

Il s'agit donc d'un phénomène général, dont José M^a Lacarra avait déjà dit qu'il ne se borne pas à des aspects purement spirituels, mais qu'il implique «una importante labor de restauración material y espiritual»²⁷. Effectivement, cette vague vigoureuse de fondations monastiques est en rapport très étroit avec un contexte de croissance généralisée, comme on aura l'occasion de le montrer. Ce qui a subsisté de la documentation de ces monastères nous permet de dater, au moins approximativement, les premiers moments de croissance et nous fournit des données extrêmement précieuses en ces terres si vides d'information écrite.

L'EMPLACEMENT DU MONASTÈRE.

L'ancien monastère de Cillas n'a pas laissé de traces matérielles visibles. Le site exact restant inconnu, le toponyme s'est conservé pour la ferme qui constitue aujourd'hui le centre d'exploitation de la *pardina* de Cillas, en aval de la gorge de Biniés et très près de celle-ci²⁸. L'origine de la plupart des *pardinas* actuelles est bien connue : elles occupent le territoire d'anciens hameaux désertés (médiévaux très souvent). D'autre part, les délimitations territoriales des chartes du monastère amènent sans hésitation à le situer sur l'emplacement de la ferme actuelle ou dans ses alentours les plus proches²⁹.

Mais c'est surtout à sa situation dans l'ensemble de la contrée que nous nous attacherons. Notre monastère se trouve à l'endroit où l'étroite vallée d'Ansó s'ouvre sur la plaine de «la Canal de Berdún», c'est-à-dire, dans la zone de contact entre deux entités géographiques bien différenciées : la vallée qui descend de la haute montagne en direction nord-sud et le bassin pré-pyrénéen longitudinal³⁰. Si l'on observe de nouveau le groupe de monastères dans lequel Cillas peut être inscrit, on remarquera qu'un tel emplacement n'est pas exceptionnel. Sta. Maria de Fuenfria à l'ouest, S. Martin de Cercito à l'est, S. Julián de Navasal — qui apparaît dans la

24. A. UBIETO, «Temas eclesiásticos oscenses», *Ligarzas* (Valencia), III, 1971, p. 31-34.

25. A. UBIETO, *Documentos reales...*, *op. cit.*, doc. 13.

26. En ce qui concerne San Salvador de Leire, aucune source écrite n'éclaire son origine, mais les fouilles ont montré une première église datée autour du IX^e s. (J. E. URANGA-F. IÑIGUEZ, *Arte Medieval Navarro. I. Arte Prerrománico*, Pampelune, 1971, p. 77-89). Bien que cela n'exclue pas nécessairement l'existence d'une possible communauté monastique antérieure, soit sur ce même emplacement, soit dans ses alentours, la construction de ce bâtiment, de dimensions d'ailleurs remarquables, traduit sans doute un moment de développement vigoureux.

27. José M^a LACARRA, *Aragón...*, *op. cit.*, p. 20. La phrase fait plutôt allusion à une époque postérieure, la deuxième moitié du IX^e s. José M^a RAMOS LOSCERTALES l'avait aussi souligné dans *El reino...*, *op. cit.*, p. 37-38. Mais nous ne croyons pas à une coupure par rapport à la période des premières fondations.

28. Il s'agit d'une propriété d'environ 700 ha, consacrée fondamentalement à l'élevage, qui trouve son origine dans le désamortissement des biens de San Juan de la Peña. La superficie actuelle est sans doute plus réduite que celle qu'évoquent les chartes médiévales. Quant au terme *pardina*, on s'en occupera ultérieurement.

29. Le toponyme «S. Martin» lui-même a été conservé à quelques mètres de la ferme [je dois cette information à A. I. Lapeña]. Enfin, cette localisation coïncide aussi avec celle fournie par le chroniqueur Moret qui a vu le monastère encore sur pied : «... en sitio muy retirado, y ameno, à la orilla Septentrional del rio Veral, poco antes de salir de entre las asperezas de las Montañas de Ansó, para entrar en el rio Aragon» (J. de MORET, *Investigaciones históricas de las antigüedades del reyno de Navarra*, Pampelune, 1766, p. 311 [fac-similé, Bilbao, 1977]).

30. Cf. note 5.

deuxième moitié du IX^e s. — tout proche de Cillas, et même S. Pedro de Siresa sont tous situés dans cette zone-charnière entre la plaine et le milieu montagnard³¹. Pour l'instant nous nous limiterons à le constater.

LE CONTENU DE LA DOTATION.

S. Martín reçoit des biens fonciers dans les trois parties du territoire que relie le cours de la Veral : la haute montagne, le secteur méridional de la vallée et la plaine. La partie principale de la dotation semble se situer dans la deuxième d'entre elles, autour du monastère lui-même. Il s'agit d'une zone bien délimitée par l'entrée de la vallée au sud et, au nord, par le point où celle-ci s'élargit pour donner naissance à la petite plaine qui entoure Ansó. Dans cette zone, comme en général tout au long de la rivière, la vallée est étroite et le dénivellement fort — pas plus de 2,5 km à vol d'oiseau entre les 1 477 m d'altitude de Forcala et les 700 m de la rivière, vers le milieu du secteur. Au-dessus d'un lit encaissé, le terrain plan, sur le rivage, est très réduit. Malgré la difficulté que présente la localisation des toponymes, on constate que c'est ici que s'ébauche un terroir compact, depuis le monastère vers l'intérieur de la vallée. Il comprend presque toute la rive droite entre la ligne des sommets et la rivière, au long de quelque 13 km entre ses extrémités nord et sud (en suivant la route actuelle qui longe la Veral).

La documentation est moins claire en ce qui concerne la rive gauche. Il est possible que Cillas y ait disposé d'un certain patrimoine, mais, en tout cas vers la fin du IX^e s., la présence du monastère voisin de Navasal et des communautés de Biniés, Tolosana et Orrios (SJP, 7) semble y avoir été la plus forte. De même, vers l'amont de la vallée, la petite plaine d'Ansó apparaît liée au monastère de Siresa.

En dehors de ce territoire compact, S. Martín compte deux espaces consacrés au pâturage dans deux secteurs opposés, mais complémentaires : une *estiva*, c'est-à-dire, un pacage d'été, dans les « ports » et une *pardina* (deux peut-être) dans « la Canal de Berdún ».

Non seulement la description contenue dans l'acte de dotation nous permet d'établir le finage du monastère, mais elle fournit encore des indices relatifs au degré d'occupation humaine et d'exploitation du territoire dans ces premières décennies du IX^e s. Naturellement, c'est là le point de départ de l'évolution qui nous occupe. Deux traits essentiels découlent du texte.

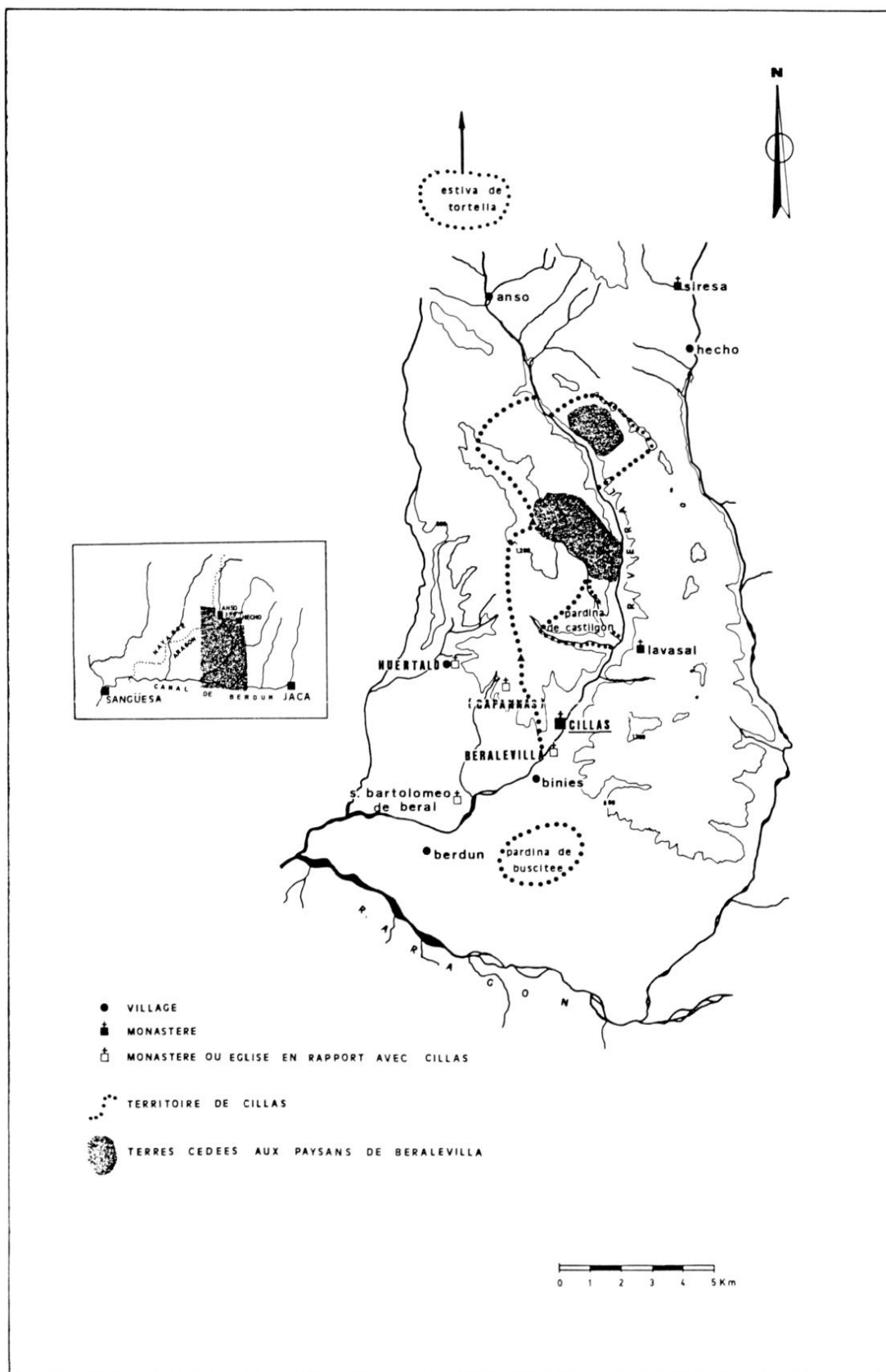
En premier lieu, un très bas niveau d'occupation humaine. L'examen des dix-sept éléments du paysage qui y apparaissent³², soit comme bornes soit comme constituants de la dotation, offrent l'image d'un territoire pour l'essentiel inculte ou consacré aux activités d'élevage, et très peu peuplé.

Il n'y a qu'un seul de ces éléments qui fasse allusion à un établissement humain — *casa Corben*, ou *casa de Corben* dans une autre copie — ce qui semble indiquer un habitat sommaire et isolé³³. Par

31. Quoique cela puisse paraître étrange, Siresa partage partiellement cette caractéristique. Son emplacement est trompeur. Si l'on s'en tient exclusivement à sa position sur la carte, il se trouve effectivement à l'intérieur de la vallée de l'Aragón Subordán. Mais, cette vallée, celle de Hecho, présente des caractères très différenciés de celle d'Ansó. Largement évasée par un vaste glacier, la vallée de Hecho comporte dans son secteur moyen des traits du paysage subméditerranéen, et aussi des terroirs relativement étendus et propices à l'agriculture. On y retrouve, d'une certaine manière, quoique plus au nord, des caractères de « la Canal de Berdún ». Par contre, la vallée d'Ansó, qui a un relief beaucoup plus accidenté, est la plus pauvre en ressources agraires de la région (E. BALCELLS, « Estudio comparado de las cuencas altas del Subordán y del Veral y de las unidades étnicas que utilizan sus recursos », *Pirineos*, XXXIV/123, 1984, p. 5-152). La position de Siresa, à cheval entre ces deux ensembles géographiques, n'est pas due aux seules circonstances, elle tient aussi à l'histoire de l'occupation du territoire à l'époque qui nous intéresse. Au IX^e s. la présence de ce monastère, qui possède déjà un patrimoine important dans la vallée de Hecho, commence à devenir forte dans le secteur nord de la vallée d'Ansó, grâce à d'importantes donations comtales (A. UBIERO, *Cartulario de Siresa, op. cit.*, doc. 3 et 4).

32. Ces éléments d'analyse sont ceux qui ont été définis par J. A. Garcia de Cortázar, qui leur a consacré plusieurs travaux.

33. Quant à *Castilgon* — un toponyme vraiment significatif — on en parlera ci-dessous.



HAUT ARAGON. Les possessions du monastère de San Martin de Cillas (Huesca).

contre, sept d'entre eux sont tout simplement des accidents géographiques — *rivum*, *sumum*, *fonte*, *opakello* et *oska*³⁴ — et deux autres sont des *montes*, un terme qui ramène en principe au sens des précédents, mais qui, en opposition à quelques autres d'usage courant dans la documentation, comme *silva* ou *sumum*, semble faire plutôt allusion à un espace soumis à une activité d'exploitation définie, comme le pâturage ou la sylviculture. Enfin, quatre espaces d'élevage sont énumérés (trois *pardinas* et une *estiva*), et une seule mention est faite aux activités agraires (*fasca*) qui semblent se localiser, comme il était prévisible, dans les secteurs les plus bas du finage.

Certes, cette première appréciation est très nébuleuse, et surtout, encore incertaine³⁵. Néanmoins, un autre genre d'arguments, relatif au deuxième trait mentionné ci-dessus, va le confirmer. Nous voulons parler du rôle fondamental joué par l'économie pastorale comme forme d'exploitation du territoire. A cet égard, un aspect du texte est significatif : le témoignage qu'il apporte sur l'existence de *pardinas* et d'*estivas*. Comme on l'a indiqué plus haut, une *estiva* est un espace de pâtures situé dans la haute montagne et utilisable uniquement pendant l'été ; tandis que les *pardinas* sont des pacages de qualité mineure, localisés au sud des vallées ou dans la Canal, là où le cheptel peut être maintenu le reste de l'année. Ce sont donc les deux éléments de base d'un cycle court de déplacements, de la transhumance d'été. Naturellement, la prétention de mettre en rapport toutes les *pardinas* attestées à cette époque, sans exception, avec les mouvements saisonniers serait abusive, mais la présence des *estivas*, comme deuxième volet, rend tout à fait vraisemblable cette interprétation³⁶. En tout cas, l'existence de pratiques pastorales de ce type — élevage de cheptel ovin ou équin — est incontestable et elles impliquent nécessairement un degré important d'aménagement du territoire, de spécialisation des divers terroirs, orientés vers l'élevage et modelés par celui-ci. L'exploitation, quoique partielle, de l'énorme potentiel des pâtures de la haute montagne suggère la présence d'un cheptel quantitativement considérable³⁷ ; par ailleurs, l'existence attestée dans la documentation d'autres genres de cheptel n'ayant pas besoin de déplacements, comme l'élevage de vaches ou de porcs, pourrait raisonnablement être mise en rapport avec les mentions du terme *monte* par exemple.

De toute façon, cette image de départ ne prendra sa valeur qu'en fonction de l'évolution que nous essaierons d'exposer.

II. La naissance d'une villa : Beralevilla (a. 905-925).

Une centaine d'années devra s'écouler pour que nous ayons de nouveau des informations relatives à Cillas. Il s'agit cette fois d'un aide-mémoire qui rappelle l'origine des droits du monastère sur l'église de Beralevilla et qui, à cette fin, nous raconte les origines du village.

34. *Opakello*, du latin *opacus*, désigne la terre située à l'ombre, c'est-à-dire, l'ubac. Aujourd'hui, le mot qui nomme ces versants dans le parler de la région est *paco*. Dans la vallée — et dans d'autres terres aragonaises (R. ANDOLZ, *Diccionario Aragonés*, Saragosse, 1985 [1^{re} éd. 1977]) — *oska* signifie actuellement « brèche », « mortaise » et le terme désigne spécialement l'entaille faite comme marque dans l'oreille des bêtes. Son utilisation en toponymie n'est pas connue, mais elle est attestée par contre dans le roman catalan, où le mot possède un sens comparable, celui de « petit col » (J. COROMINAS - J. A. PASCUAL, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, 1980, mot *hueca*). L'emploi de l'article ajoute un argument pour interpréter ce terme comme nom commun d'un accident géographique. *Forcos* et *Sardaso* n'ont pas été inclus dans notre liste parce que leur sens est incertain. Cependant, on signalera que *forcos* est un nom très habituel dans la toponymie de la région, peut être en rapport avec le latin *furca* — ce terme dans COROMINAS - PASCUAL, *ibid.*, mot *horca*.

35. Il convient d'utiliser l'analyse des confronts avec précaution, vu que, dans ces contrées, les délimitations des finages par des accidents géographiques sont habituelles même aujourd'hui.

36. La mainmise du monastère sur ces deux éléments, dès le moment de sa fondation, n'est pas moins significative.

37. Bien entendu, loin de nous de prétendre qu'ait existé au IX^e s. un développement de l'élevage aussi important que celui qu'ont connu des époques plus modernes. Le recul vers le sud de la frontière avec l'Islam, à partir du XI^e s., a ouvert aux troupeaux de vastes pâturages d'hiver et favorisé par conséquent la croissance de ce secteur de l'économie.

Erat Berali villa pardina cubile de domno Martino; et fecerunt ibi ecclesia Sancti Iohannis Evangeliste. Et post deinde venit senior Galindo Asnari et vidit illa pardina et placuit ei, et quesivit illa ad abbate Garseane et ad illos monacos qui erant in monasterio ut populasset eam; et non placuit illis et fuerunt in contentione usque dum fuerunt ad regem Sancio Garseanes et domna Tota regina, et abuerunt iudicium; et misit illos in comenza ut populasset eam et abuisset ille illum iudicato, et de monasterio illa decima et illa oferta usque in seculum ... (SJP, 13).

Dans les premières années du x^e s., l'emplacement futur de Beralevilla n'est encore qu'un espace de pâturage de S. Martin, l'une de ses *pardinas* située au sud du monastère — *pardina cubile* dans le texte. C'est ici qu'une église va être édifiée, sur une initiative monastique semble-t-il, mais le texte n'est pas précis à cet égard. Cette église va jouer un certain rôle comme pôle d'attraction du peuplement, vu qu'ensuite un plaid sera engagé entre les moines et le seigneur Galindo Asnari au sujet du peuplement de la *pardina*. Le conflit est tranché par un jugement royal qui attribue les droits ecclésiastiques à Gillas et sa population — donc, des droits difficiles à préciser qui en découlent, pour le seigneur, *ut populasset eam et abuisset ille illum iudicato*³⁸.

L'occupation de cette *pardina* réussira comme on aura l'occasion de le voir. Mais, à l'heure d'analyser ce fait, une première question, jusqu'à présent simplement mentionnée, se pose : qu'est-ce exactement qu'une *pardina*? Ou mieux, que signifiait ce mot au x^e s.³⁹?

Aujourd'hui, les *pardinas* constituent un type d'exploitation très répandue dans le Haut Aragon. Il s'agit de propriétés compactes de quelques hectares de superficie. Traditionnellement, elles sont consacrées au pâturage, à l'exploitation du bois ou à la chasse et, très sporadiquement à une agriculture d'extension réduite et de faibles rendements. Une habitation très sommaire y est souvent occupée par les gérants de la propriété. Quant au mot lui-même, *pardina*, c'est un terme aragonais défini comme « monte de pastos con corrales o tenada, paradina »⁴⁰. Son étymologie est spécialement intéressante : *pardinas* dérive du latin *parietinas*, terme qui a retenu l'attention d'Isidore de Séville qui en donne l'explication :

Parietinas dicimus quasi parietum ruinas; sunt enim parietes stantes sine tecto, sine habitantibus⁴¹.

Effectivement comme on l'a déjà signalé, l'origine de ces exploitations, ou de la plupart d'entre elles, se trouve dans le finage d'anciens hameaux désertés, extrêmement nombreux dans la région. L'évolution est connue. Les terres des communautés disparues sont devenues des territoires exploités soit par les villages des alentours, soit par les grands propriétaires laïcs ou ecclésiastiques — ces derniers les ayant perdu habituellement après le désamortissement du xix^e s. Un certain glissement du sens originel du mot vers celui d'« espace de pâturage » est explicable sans difficulté, puisque ces territoires ont été voués le plus souvent à l'élevage. Or, le rapport entre les *pardinas* et les hameaux désertés n'a jamais été oublié : dans son article sur les *despoblados* aragonais, R. del Arco⁴² recueille des témoignages des érudits du xviii^e et du xix^e s. relatifs aux

38. La nature de ces droits constitue un problème qui déborde les objectifs de notre travail. On peut penser cependant à une délégation de droits d'origine royale. Et précisons de plus que quelques décennies plus tard la communauté de Beralevilla agira face au monastère, dans la négociation de certains pactes, en pleine indépendance.

39. Un travail récent d'Antonio UBIETO, « Las pardinas », *Aragón en la Edad Media*, VII, 1987, p. 27-37, fournit une vision générale de cette question. Il donne une liste et une carte de répartition des *pardinas* attestées en Aragon, dignes l'une et l'autre d'un grand intérêt.

40. *Diccionario de la lengua española*, 20^e éd., Real Academia Española, Madrid, 1984.

41. *Elym.*, XV, viii, 3. Fragment tiré de COROMINAS-PASCUAL, *Diccionario...*, op. cit., mot *pared*, qui corrobore l'étymologie de saint Isidore. En outre, il s'agit d'un terme susceptible d'être comparé au toponyme *muracium*, *muracia* analysé par A. SETTIA, « La toponomastica come fonte per la storia del popolamento rurale », dans *Medioevo rurale. Sulle tracce della civiltà contadina*, a cura di V. FUMAGALLI e G. ROSSETTI, Bologne, 1980, p. 40-52.

42. R. DEL ARCO, « Los despoblados en la zona pirenaica aragonesa », *Pirineos*, II/3, 1946, p. 5-26.

— littéralement — «despoblados, o pardinias»⁴³. Cet auteur cherche l'origine de la plupart des désertions dans les calamités diverses du bas moyen âge, mais il n'oublie pas de constater que «... otros [despoblados] quedaron desiertos mucho antes, pues en documentos del siglo XI se mencionan como pardinias»⁴⁴.

Il nous reste à vérifier le sens du terme dans les sources du haut moyen âge. Disons d'abord que le rapport entre *pardinas* et espaces d'élevage est évident. Le contexte général des chartes amène à cette conclusion, mais en plus, des mentions explicites ne sont pas rares. On peut se rappeler, par exemple, la notice de Beralevilla : *erat Berali villa pardina cubile ...*, ou également, dans les chartes de San Juan de la Peña : ... *illa pardina quod est super Scaberri medietate de omnia, aquis, pascuis ...* (SJP, 18).

En second lieu, l'acception d'«ancien centre d'habitation déserté» est aussi attestée. Le fragment suivant appartient à un aide-mémoire de S. Julián de Navasal, monastère très proche de Cillas. Dans cette charte Navasal revendique, parmi plusieurs biens, la *pardina* de Castilgon — un nom bien significatif d'ailleurs —, limitrophe du finage de S. Martín.

... et de parte aqua de Berale, illa pardina de Castilgon cum suo termino de illa pardina, quia fuerunt meskinos de Labasal, et sic fuit suo termino, ex una parte talgat illo termino de illo rivo quod currit in fundes de Bubalo et de Torrente, et cadit in Berale, et ex alia parte alio rivo quod descendit per illa Sabbatera et per Sancti Stephani et cadit in Berale : sic est termino de Castilgon⁴⁵.

L'argumentation des moines est nette. La *pardina* leur appartient parce qu'à l'époque où elle était habitée, ses habitants étaient des hommes du monastère⁴⁶. Que le monastère ait tort ou raison, que la charte soit authentique ou non, importe peu⁴⁷. C'est le concept de *pardina* qui nous intéresse et il est parfaitement défini.

On ajoutera à ceci deux observations générales. En premier lieu, l'ensemble lexical dans lequel s'inscrit le mot *pardina*, celui relatif aux espaces d'élevage, est caractérisé dans la documentation par une grande abondance de termes différenciés. Autrement dit, le vocabulaire témoigne d'une précision remarquable — ceci n'est pas étrange vu le rôle de cette activité dans la contrée⁴⁸. D'autre part, que le vocable soit à cette époque plus proche de son origine étymologique que dans des époques plus tardives n'a rien de singulier⁴⁹!

43. L'expression appartient au rapport de Félix de Azúa — 1820 — sur les *despoblados*, repris dans l'article de R. del Arco. Sur le rapport étroit existant entre *despoblado* et *pardina* voir aussi A. I. LAPENA, *El monasterio ...*, op. cit., p. 251.

44. R. DEL ARCO, «Los despoblados ...», art. cit., p. 11.

45. Le document (SJP, 7) a été conservé dans une copie du Libro Gótico faite autour de 1100 et dans une autre, plus tardive, hors du cartulaire (sur les variations entre les deux versions, voir notes 30 à 36 de l'édition). C'est le fruit d'une élaboration à partir de textes antérieurs. Pour ce qui nous intéresse, les caractères lexicaux et syntaxiques du texte, ainsi que la comparaison du fragment avec l'ensemble des aide-mémoires de cette époque permettent de situer sa rédaction vers le IX^e ou le X^e s. Sur ce texte, voir en dernier lieu LARREA, «La documentación ...», art. cit., note 37).

46. Antonio UBIETO, dans «Las pardinias», art. cit., p. 28, qualifie ce texte de «primera mención documental conocida de una pardina», sans expliquer pourquoi il ne tient pas compte de la notice de fondation de Cillas. Il envisage de plus la possibilité que cette *pardina* de Castilgon ait été habitée au moment où le document a été rédigé. A notre avis, plusieurs éléments du texte infirment cette hypothèse : dans les traits généraux de la charte ; dans la mention de trois *villae* au rang desquelles Castilgon ne se trouve pas ; dans le paragraphe relatif à la *pardina* lui-même, où l'intérêt porté par le monastère à fixer les limites peut être difficilement expliqué autrement que par le caractère indécis de celles-ci ; enfin, les allusions à ces limites sont faites en employant le temps passé ... *sic fuit suo termino* ... De plus, les diverses délimitations du territoire de Cillas du IX^e au XII^e s. (LARREA, «La documentación ...», art. cit.) ne comportent aucun indice relatif à une telle population.

47. La charte a pu être remaniée, mais sa rédaction n'est en aucun cas postérieure au XI^e s.

48. *Cubil, cubilare, agorral, estiva, monte, pardina, erbare* ... sont des termes différenciés et habituels dans les textes des IX^e et X^e s.

49. A cet égard nous ne pouvons pas partager l'opinion d'Antonio Ubieto. Selon lui, c'est à partir du XII^e s., et pas avant, que le concept de *pardina* commence à prendre son sens étymologique et à désigner des «construcciones arruinadas» («Las pardinias», art. cit., p. 29-32).

LE PEUPEMENT DES *PARDINAS* : UN PREMIER SIGNE DE DÉVELOPPEMENT⁵⁰.

Dans ces terres de S. Martín que nous avons caractérisées par une faible pression humaine dans le premier quart du IX^e s., un nouveau centre de peuplement s'est formé à peine une centaine d'années plus tard. Cela suggère nécessairement quelques réflexions

Sur un terroir inhabité, ou seulement parsemé de quelques constructions sommaires de bergers, le verbe *populare* prend d'abord son sens premier, littéral. Mais cette acception du mot n'est pas la seule. Le processus est relativement complexe. La *pardina* devient *villa* — le nom de Beralevilla lui-même en est témoin — et cela suppose un développement qui n'est pas seulement quantitatif. L'un des traits les plus marqués dans ces textes est la naissance d'une communauté paysanne qui se montrera au grand jour dans les pactes de la fin du siècle (nous les examinerons ultérieurement). Une communauté qui fera preuve d'une grande solidarité dans ses démarches : les paysans agiront en commun lors de la demande de nouvelles terres, lors de la négociation avec des groupes de pouvoir. Mais nous ignorons quelles sont les liaisons internes qui créent cette solidarité, sauf peut-être les liens spirituels : l'église de S. Juan semble avoir joué un certain rôle en tant que centre d'attraction du peuplement⁵¹.

Sur un autre plan, les droits concédés par le jugement royal tant au seigneur qu'au monastère de Cillas découlent aussi du processus de peuplement⁵².

Si le peuplement réussit, s'il constitue une source de profits que les grands se disputent entre eux, il ne faut pas en déduire que la seule poussée démographique amène avec elle une exploitation de la terre de plus en plus intense⁵³. L'augmentation de la densité de population n'est en effet elle-même possible que par une exploitation plus intensive du territoire. Ceci suppose une mutation de l'économie, caractérisée par un poids sans cesse accru des activités agraires : les pactes, déjà mentionnés, des alentours de l'an 1000 qui feront allusion aux terres *veleres et lavalas* des paysans de Beralevilla en constituent une preuve indéniable. Et cette intensification de l'exploitation du sol se place — remarquons de nouveau la chronologie — dans les premières décennies du X^e s. : à vrai dire cela n'a rien d'étonnant par rapport à d'autres régions (Catalogne, vallée du Duero ...).

La réoccupation au X^e s. de terroirs antérieurement désertés pousse à faire un autre genre de considérations, relatives à l'habitat du haut moyen âge : celui qui a précédé la vague de croissance. Des observations qui, d'ailleurs, sont plutôt des impressions tirées de la lecture des textes.

La réoccupation d'habitats abandonnés et la croissance des activités agricoles aux dépens de l'élevage — deux faces de la même monnaie — ne sont pas seulement attestées par le petit groupe

50. Avant d'aborder ce sujet, José M^a Lacarra doit être mentionné de nouveau. Cet auteur distingue deux types habituels d'établissements humains aux IX^e et X^e s. D'un côté, des centres d'activité agricole (*casa*, monastère) ou pastorale (*pardinas*) qui donnent lieu à un habitat dispersé, isolé ; et de l'autre, des concentrations plus denses (*villas*, *aldeas*). Il souligne de plus la transformation de quelques *casas* et *pardinas* en *aldeas* à cause de la poussée démographique (*Aragón ... op. cit.*, p. 27-28).

51. Sans pourtant, comme le prétend NELSON, « Land Use ... », art. cit., p. 123, que les rentes ecclésiastiques soient dévolues à la communauté. Le document qui nous occupe ici se trouve parmi ceux qu'il présente à l'appui de cette idée, alors que dans ce texte l'attribution des droits sur l'église de Beralevilla au monastère de Cillas est très claire.

52. Le concept de *peuplement* a été analysé à diverses reprises (J. A. GARCÍA DE CORTÁZAR, « Del cantábrico al Duero », dans J. A. GARCÍA DE CORTÁZAR et collab. *Organización social del espacio en la España medieval. La Corona de Castilla en los siglos VIII a XV*, Barcelone, 1985, p. 43-83). Par *peuplement*, il faut entendre, semble-t-il, l'organisation, l'encadrement par le pouvoir — pouvoir royal, à l'origine, ou pouvoir tenu du roi — d'un mouvement spontané d'occupation de l'espace (cf. n. 38). Un commentaire sur le peuplement de Beralevilla peut être trouvé dans J. M^a RAMOS LOSCERTALES, *El reino ... op. cit.*, p. 38, qui, néanmoins, utilise comme source l'un des faux tardifs, le texte D dans notre critique, *op. cit.*

53. Le cas de Beralevilla n'est pas exceptionnel. D'autres documents corroborent cette image de croissance et de création de nouveaux centres de peuplement. Quelques-uns sont très expressifs comme celui qui raconte le peuplement d'Eresunivilla (SJP, 10) au IX^e s. : ... *Fuerunt tres germani qui primum abiterunt in ipso loco et populaberunt ibi ...*

de chartes relatif à Cillas que nous examinerons. Il n'est pas difficile d'en trouver d'autres indices, soit dans la documentation, avec, par exemple, le ... *cubilarem (...) ibi habitantium faciendam* (SJP, 1), soit dans la toponymie, avec tout un ensemble de *villas* dont le nom dérive de *pardina* ou comporte ce mot, et qui sont déjà attestées aux *ix^e* et *xⁱ^e* s.⁵⁴. Le même mouvement de récupération peut être constaté dans les notices de fondation des monastères (leur rapport étroit avec le processus de croissance a été déjà souligné). Les documents les plus anciens, du moins par la date qu'ils se donnent, relatifs aux monastères de S. Martin de Cercito et de S. Julián de Navasal sont des chartes rédigées aux *xⁱ*-*xⁱ^e* s. mais qui utilisent des matériaux provenant de notices du haut moyen âge (SJP, 7 et 9). Il s'agit donc d'une documentation d'utilisation complexe mais qui semble se rapporter à un fond historique similaire. Dans le document daté de 893 — celui qui contient le fragment relatif à la *pardina* de Castilgon utilisé ci-dessus —, Navasal essaie de défendre le patrimoine qu'il prétend avoir possédé avant la période d'abandon du monastère. De son côté, la notice de fondation de Cercito, qui semble se placer aussi au *ix^e* s., prend une forme légendaire : elle raconte la découverte accidentelle par le comte Galindo d'une petite église abandonnée parmi les broussailles. L'église sera refaite et le comte y établira le monastère de Cercito (SJP, 9)⁵⁵.

Ainsi s'ébauche, pour la période précédant les *ix^e* et *x^e* s., l'image d'un peuplement instable où les désertions ne sont pas rares. Et cela s'accorde avec la basse pression démographique que les premiers textes mettent en relief. Une faible densité humaine, l'exploitation extensive des ressources du territoire, le rôle prépondérant de l'activité d'élevage : c'est là un contexte qui permet de comprendre aisément l'existence d'un habitat fragile et épars.

Si l'on considère la *pardina* de Castilgon, on peut constater, sur la base d'une information à vrai dire partielle et très réduite, qu'a vraisemblablement existé là un établissement antérieur à la vague de croissance. Il s'agit d'un terroir qui a connu un certain peuplement, sans doute minime, aux alentours du *viii^e* s., puis qui semble avoir été déserté au *ix^e* s. peut-être avant 828 (SJP, 2 et 7). L'identification de ce terroir montre un espace caractérisé par son exigüité — c'est une sorte de triangle de moins de 2,5 km de côté —, au relief tourmenté et aux sols limités et de mauvaise qualité pour les pratiques agraires. Dans ce milieu, une exploitation plus intense de la terre, le développement de la surface cultivée n'ont pu être ultérieurement réalisés qu'au prix d'efforts très importants : travaux de terrassement et d'aménagement des sols, canalisations à l'objet d'éviter la perte des sols par une forte érosion... Et voici la donnée de base : seule la poussée démographique, inexistante ou très faible à l'époque de la première occupation, a pu forcer une communauté paysanne à faire un tel investissement en travail. Investissement qui aboutira à un aménagement conséquent du terroir. Et c'est celui-ci qui constituera le facteur clef d'ancrage à la terre, mais seulement plus tard.

Enfin, il n'est pas difficile de saisir la fonction que les anciens centres de peuplement désertés ont pu jouer quant à l'attraction d'établissements nouveaux. Dans ces terroirs, l'action humaine avait éclairci la couverture végétale, et souvent subsistait un habitat sommaire de bergers qui a pu servir comme premier pôle de fixation. Mais les établissements nouveaux, comme Beralevilla, présentent des traits qualitativement différents. Ce sont maintenant des centres plus stables, durables, intégrés dans un réseau de peuplement qui se maintiendra, au moins, jusqu'à la crise du bas moyen âge.

54. Par ex., Pacopardina, Pardinella, Pardinilla... (A. UBIETO, *Historia de Aragón. Los pueblos y los despoblados*. Saragosse, 1986, p. 973 et 984-985).

55. Des légendes similaires sont connues dans d'autres régions. M. MAGALLON (*Colección diplomática de San Juan de la Peña* [= Anexo de *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*], Madrid, 1903/4, p. 17) signale par ex. celles relatives à l'origine de San Juan de la Peña en Aragon et à S. Antolin de Palencia. D'autres exemples et un essai d'interprétation — dans une perspective différente de la nôtre — dans A. I. LAPEÑA, *El monasterio ... op. cit.*, p. 50-52. Comme cette dernière, nous ne croyons pas qu'on puisse écarter *a priori* un certain fond de vérité historique.

III. La poussée paysanne : les accords du monastère avec les communautés (autour de 1000).

De nouveau, c'est un laps d'un siècle environ qui s'écoule avant que nous rencontrions de nouveaux documents. Maintenant, aux alentours de l'an 1000, nous tirons nos informations de certains accords que le monastère de Cillas a conclus avec les paysans de Beralevilla et de Capannas. L'objet de ces pactes est la mise en valeur ou, plus exactement, la mise en culture, par ces communautés de quelques terres appartenant aux moines. Leur souvenir a été conservé dans deux aide-mémoire rédigés à peu de temps de distance. A partir de ceux-ci, il est possible de tirer quelques conclusions non seulement sur ce qui semble constituer un deuxième moment dans le processus d'intensification de l'occupation du sol, mais aussi sur la nature de la relation existant entre les communautés et le monastère. On commencera par l'analyse de l'un de ces textes.

L'ACCORD AVEC LA COMMUNAUTÉ DE BERALEVILLA.

Et tempus hec erat abbas Incalzatus in Zella monesterio et venerunt ad eum omnes de Berali villa ad illum abbate et ad illos monacos de monesterio rogaverunt eos et suplicaverunt ut dedissent illis terminum ubi laborassent, quia iam illorum terras veteres erant et lavatas. Et dixerunt illi monachi et ille abbas, «faciamus illorum voluntates, dimitant nobis illa iantare quod damus eis ab anno in anno». Et dixerunt illi monaci et ille abbas ad illos vicinos : «dimittite nobis illa iantare et dabimus vobis terminum ubi laboretis». Et dixerunt illi vicini : «fiat voluntas vestra».

Ita et sic fecerunt et dederunt illis terminum illum montem qui dicitur Sardaso, de illo pino usque ad Sancta Cruce, de Sancta Cruce usque ad illo mortero, de illo mortero usque in Berali... (SJP, 32).

Première observation : il semble que les paysans parlent de terres labourées par le système des artigues. D'une part, les «terres lessivées» constituent un effet caractéristique de cette forme de culture sous certaines conditions⁵⁶ et, d'autre part, en ce qui concerne les terres cédées par les moines — consacrées jusqu'à ce moment à l'élevage ou à la sylviculture en général : *illum montem* —, la nature même de la zone, son relief, ne permettent pas d'autre mode d'exploitation agricole que l'*artigueo* et le terrassement.

L'*artigueo* a été traditionnellement pratiqué dans cette contrée jusqu'à notre siècle à toutes les époques difficiles ou de surcharge démographique — les vieillards aujourd'hui s'en souviennent parfaitement. Il a constitué la manière d'obtenir des moissons de terres de mauvaise qualité situées sur des pentes raides. Décrit sommairement, le système implique deux types complémentaires de travaux : ceux qui concernent de façon spécifique la culture et ceux qui se rapportent à l'aménagement des parcelles.

D'abord la culture. Avant les semailles, les taillis, les herbes sont brûlés et leurs cendres mélangées avec la terre. Le sol ainsi enrichi, quelque quatre, cinq ou six récoltes annuelles et consécutives de céréales peuvent être obtenues. Au-delà, il faudra laisser la terre au repos pendant une vingtaine d'années au moins. En notre siècle, au cours des dernières années de pratique du système, les paysans de quelques villages du sud — Huértalo par exemple — ont employé des engrais, mais à l'intérieur des vallées (c'est le cas d'Ansó) ils sont restés fidèles au seul brûlis, conservant par conséquent des techniques singulièrement anciennes.

56. En tout cas, c'est l'effet d'une exploitation abusive de la terre. D'autre part, nous ne savons pas sur quelles bases se fondent SARASA et collab., «Aragón en torno...», art. cit., pour évoquer la concession par les monastères de terres *veteres et lavatas* à des *populatores*. Nous ignorons aussi pourquoi ces auteurs assimilent ce type de terres non seulement à celles qui ont été déjà labourées puis abandonnées mais aussi à celles qui n'ont pas encore été labourées.

L'aménagement des parcelles exige, bien sûr, de gros travaux préalables de terrassement. Mais il faut aussi préserver le sol de l'action érosive qui est très forte dans ce relief et qui peut arracher la terre labourée, désormais dépourvue des racines qui la retenaient. Autrement dit, l'érosion peut «lessiver les terres». Des travaux de canalisation sont par conséquent nécessaires : des tranchées d'écoulement doivent être excavées et constamment maintenues en bon état à l'objet de détourner l'eau par les côtés de la parcelle.

Revenons à l'activité des paysans de Beralevilla autour de l'an 1000. Ils se trouvent en train de conquérir pour l'agriculture les marges montagnardes, les secteurs les moins propices du territoire, dans la mesure où leur niveau technique le leur permet. Par chance, il s'agit d'une communauté, village ou hameau, dont nous avons pu entrevoir et surtout dater la naissance. Ceci nous permet d'observer comment la situation décrite au début de ce travail se bouleverse progressivement. Un premier moment dans l'histoire agraire de ce territoire était caractérisé par une basse pression démographique et par la prépondérance de l'élevage même sur des terres offrant des possibilités de culture. Un deuxième moment (début *x^e s.*) voit l'apparition d'un nouveau centre de peuplement lié à une économie davantage vouée à l'agriculture : l'élevage abandonne les terres les plus adéquates aux cultures. Dans un troisième moment, la situation de départ arrive à s'inverser. Ce sont maintenant des sols très ingrats pour la culture que cette activité gagne aux dépens de l'exploitation forestière ou pastorale antérieure.

Comment et pourquoi? La réponse ne peut être que partielle et incomplète à la lumière des données que nous possédons. Nonobstant, quelques observations peuvent être esquissées. Quant aux modalités de la croissance, nous ne connaissons pas le rôle exact qu'ont pu — ou plutôt dû — jouer les progrès techniques tels que l'amélioration de l'outillage ou des pratiques agraires (le développement du terrassement est en tout cas l'un des progrès à prendre en compte⁵⁷). Cependant, les textes mettent en évidence l'un des facteurs de base de cette extension agraire : l'augmentation importante du travail appliqué à la terre. La colonisation des versants ne peut s'effectuer qu'au prix d'un très fort investissement en travail, tant en termes absolus que par rapport au produit qui va être obtenu. Ce labeur paysan est assurément le facteur principal dans la conquête des marges montagnardes, là où le milieu ne permet que le brûlis, la houe et l'effort humain.

Il est clair qu'une communauté ne peut se décider à investir une telle somme de travail que si antérieurement elle a déjà occupé et exploité aussi intensément que le lui permettent ses moyens techniques les secteurs du terroir propices ou relativement propices à la culture. Sur ces secteurs, elle a déjà accru ses efforts, répété les labours pour tenter d'obtenir une fréquence de récoltes de plus en plus grande. C'est pourquoi il ne semble pas insensé de voir dans l'extension de la culture aux marges montagnardes les plus rebelles un aspect particulier d'un processus général qui partout tend à accroître la production⁵⁸ et qui est impulsé par une croissance démographique soutenue.

57. La conquête des pentes a été effectivement l'un des aspects importants du progrès agricole à l'autre bout de la chaîne pyrénéenne (P. BONNASSIE, *La Catalogne du milieu du *x^e* à la fin du *x^e* s. Croissance et mutation d'une société*, Toulouse, 1975/76, p. 445-448).

58. Ce processus a pu consister dans le passage de systèmes d'exploitation très extensifs (comme les essartages sur des terres de bonne qualité, dans les périodes de faible pression démographique) à des systèmes plus intensifs permettant des récoltes tous les deux ans (dans le meilleur des cas); il a pu concerner aussi l'augmentation de la surface irrigable — quoique très limitée dans cette vallée —, etc. Pour éclairer cette évolution, nous avons utilisé comme points de repère quelques études concernant des régions péninsulaires plus connues que la nôtre. Spécialement la Catalogne (BONNASSIE, *La Catalogne...*, *op. cit.*, p. 435-480) et la Castille (J. M^a Minguez, *El dominio del Monasterio de Sahagún en el siglo X*, Salamanque, 1980, p. 65-133). D'autre part — ceci a dû être déjà remarqué — le modèle d'E. BOSERUP (*Las condiciones del desarrollo en la agricultura*, Madrid, 2^e 1967 [1^{re} éd. 1965]) pour l'explication d'une dynamique de croissance agraire est présent tout au long de notre travail.

Les paysans demandent des terres au monastère parce que, disent-ils, les leurs sont «vieilles et lessivées». Or, il ne paraît pas vraisemblable qu'ils entendent par là l'ensemble de leur territoire, territoire qui n'a commencé à être labouré qu'à peine une centaine d'années plus tôt. L'expression «terres lessivées» donne plutôt à croire qu'ils font allusion à un secteur marginal exploité par le système de l'*artigueo*, ou en tout cas, par un moyen qui a dû épuiser la terre. Lorsqu'on connaît la façon de rédiger les chartes à cette époque, il n'est pas surprenant de voir un texte prendre la partie pour le tout. Une dynamique d'exploitation de plus en plus intensive, des exigences croissantes à l'égard de terres de basse qualité, le raccourcissement des périodes de repos, tout cela a pu aboutir à l'épuisement de quelques secteurs du terroir et conduire à la recherche de terres supplémentaires hors des limites antérieures de celui-ci⁵⁹.

Cette recherche a été menée avec vigueur. La deuxième partie du pacte en constitue une belle preuve :

...Et miserunt pactum abbas Incalzatos et senior Dato Galindones et senior Asnari Manciones et Galindo Scemenones et senior Scemeno Manciones et senior Fortunio Manciones et senior Asnari Manciones de Capannas et suo filio domno Filgolo, ut si aliquis voluisset magis intrare nisi quod illum terminum fuit divisum pariasset ad monasterium sexaginta solidos...

Pour le monastère, le risque de voir ses terres défrichées par les paysans sans son accord et hors de son contrôle était réel. Cette crainte transparaît dans ces dernières clauses. Tout d'abord, la fonction fondamentale qui est conférée aux fidéjusseurs est de faire respecter les limites fixées par la rédaction du texte. Ces fidéjusseurs sont très vraisemblablement, suivant l'usage habituel, des membres de familles prééminentes dans la contrée : le qualificatif de *senior* est appliqué à cinq⁶⁰ d'entre eux, alors qu'il n'apparaît pas pour qualifier les vingt-trois témoins du document. D'autre part, même si la sanction pénale fixée pour le possible transgresseur relève d'une formule stéréotypée⁶¹, l'énormité de son montant doit être remarquée : soixante sous, c'est bien au-delà des possibilités des paysans⁶². Ce sont là des précautions qui montrent de façon claire l'énergie de la pression paysanne.

CROISSANCE AGRICOLE ET GROUPES SOCIAUX.

Dans une perspective différente, le texte montre l'opposition existant entre, d'une part, des terres sinon vierges, du moins soumises à une faible exploitation et, d'autre part, des terroirs où la population semble être arrivée à la limite de sa capacité de subsistance. Effectivement, la possession par les institutions monastiques de grands espaces vides — c'est notre cas —, espaces qui dépassent leur capacité de mise en valeur, peut provoquer en d'autres lieux des situations de surcharge démographique. Situations paradoxales puisque le territoire, pris dans son ensemble, serait encore susceptible de soutenir une population plus nombreuse : pour les expliquer, il faut donc tenir compte des barrières «sociales». Cette explication est sans doute complexe. Des raisons immédiates peuvent se trouver logiquement dans le souci du grand propriétaire (du monastère dans ce cas) de sauvegarder et de maintenir son patrimoine sous son contrôle. Mais c'est un autre

59. Mais ceci n'implique pas nécessairement le déplacement de la population et l'abandon de l'établissement premier.

60. *Domno Filgolo* pourrait être ajouté sans doute, mais ce *domno* semble faire plutôt allusion à sa condition ecclésiastique.

61. Sur ce sujet, le travail de J. MATTOZO, «Sanctio (875/1100)», *Revista Portuguesa de História*, XIII, 1971, p. 323 et ss, est intéressant.

62. Bien entendu, nous ne prétendons pas établir la valeur d'un sou, mais quelques exemples montrent la démesure de cette quantité de soixante sous. Non loin de Siresa — au IX^e s. selon DURAN GUDIOL, *Colección diplomática...*, op. cit., doc. 4, au X^e d'après A. UBIETO, *Cartulario de Siresa*, op. cit., doc. 11 — la villa de Surba tout entière coûte *unum* [le scribe a dû omettre ici de copier un mot] et *C solidorum*. Dans ce même texte, huit sous représentent la valeur d'une pièce de terre. Dans la partie orientale de la Navarre, la villa d'Adoain est vendue en 1033 pour *lorica una et centum solidos argenti* (MARTIN DUQUE, *Documentación medieval...*, op. cit., doc. 24).

facteur qui nous paraît spécialement intéressant, un facteur qui touche partiellement à la nature même du processus de croissance. Ces monastères possèdent des surfaces importantes soumises à une exploitation très lâche ou même nulle. Ceci s'accorde avec l'économie de type extensif qu'ils pratiquent, une économie qui n'a pas besoin d'une grande quantité de main-d'œuvre, qui n'est pas excessivement complexe dans son mode de gestion, mais qui en contrepartie absorbe de grandes extensions de terre. Dans l'exemple de Cillas, on a déjà remarqué le rôle de l'élevage et la nécessité de compter au sud de la vallée sur des espaces étendus de pâturage où maintenir le cheptel pendant tout le temps où il ne se trouve pas dans les estives de haute montagne⁶³.

Une opposition se dessine. D'un côté, une économie de type extensif caractérisant ceux qui peuvent disposer de grandes superficies⁶⁴; face à elle, un autre type d'économie, pratiquée par ceux qui, l'accès à la terre étant de plus en plus limité, ne peuvent compter que sur le redoublement de leurs efforts comme moyen d'augmenter la production⁶⁵. Un tel contexte fait ressortir le rôle des petits producteurs — des petits propriétaires souvent⁶⁶ — dans l'initiative première de la poussée agraire⁶⁷. Un rôle qui, le fait est bien connu, a déjà été mis en évidence en Italie, en Catalogne, en Castille⁶⁸... Les textes que nous commentons font apparaître cette initiative. Le monastère accepte la mise en culture de quelques-unes de ses terres sur la demande de la communauté de paysans. On n'a pas de motifs d'en douter. Mais, en outre, cette demande résulte d'une forte pression, et c'est contre elle que le monastère prend ses précautions. Sans cela, il est fort probable que les paysans auraient pu agir illégalement, sans aucun permis du propriétaire, de la même façon que cela a été bien souvent attesté ailleurs.

Au commencement Cillas agit à la remorque des paysans. Mais il va s'adapter et profiter des fruits de cette expansion agraire par le canal de nouvelles sources de revenus⁶⁹. Ce que les moines demandent à la communauté en échange de leur concession est désigné par une expression à première vue un tant soit peu énigmatique :

... dimitte nobis illa iantare et dabimus vobis terminum ubi laboretis.

Nous disons énigmatique parce que ce *iantare* peut être difficilement assimilé au *yantar* (repas) castillan, terme qui n'est pas utilisé en Aragon, où le synonyme habituel serait *cena*. Il semble plus adéquat de le situer dans le contexte d'autres expressions similaires employées dans cette région à

63. Cela n'est pas particulier à Cillas. Comme NELSON, «Land Use...», art. cit., p. 119, l'a souligné, les sources mettent en évidence la possession par de grands personnages — les comtes spécialement — de pacages étendus dans la haute montagne, tandis qu'il n'y a pas d'indices comparables concernant les petits propriétaires (UBIETO, *Cartulario de Siresa*, op. cit., doc. 4 et 6). De plus, la mainmise des grands propriétaires fonciers sur ces pacages se trouve déjà attestée dans la région à l'époque wisigothique (L. A. GARCÍA MORENO, «El paisaje rural y algunos problemas ganaderos en España durante la Antigüedad Tardía (s. V-VII)», dans *Estudios en Homenaje a Don Claudio SÁNCHEZ ALBORNOZ en sus 90 años* [= *Anexos de Cuadernos de Historia de Historia de España*], Buenos Aires, 1983, t. I, p. 405-407). Il y a là sans doute motif à réflexion pour ceux qui cherchent l'origine du régime actuel de la propriété communautaire de ces pâtures dans des formes archaïques d'organisation, de type gentilice, qui auraient survécu jusqu'à l'époque médiévale.

64. Le rôle du cheptel dans la puissance économique des groupes privilégiés a déjà été souligné (SARASA et collab., «Aragón en torno...», art. cit.). Dans ce même sens, et pour la Castille et le León, voir aussi J. M^a MINGUEZ, «Ganadería, aristocracia y Reconquista en la Edad Media castellana», *Hispania*, XLII/151, 1982, p. 341-354.

65. A notre avis, le rapport entre l'agriculture et l'élevage est présenté par NELSON, «Land Use...», art. cit., p. 120-126, dans le cadre d'un schéma trop rigide. En général, en ce qui concerne les formes de la croissance — ceci a dû être déjà observé —, nos idées diffèrent de celles qu'expose cet auteur.

66. Un aide-mémoire déjà mentionné (UBIETO, *Cartulario de Siresa*, op. cit., doc. 11) offre un beau témoignage de l'existence de ces paysans alleutiers.

67. Dans le travail de SARASA et collab., «Aragón en torno...», art. cit., la «... coexistencia de pequeños propietarios, laicos o eclesiásticos, junto a los grandes propietarios de villas» est notée, mais le rôle attribué à ces petits propriétaires — et à la paysannerie et à l'agriculture en général — dans le processus de croissance est différent en substance de celui que nous proposons.

68. La bibliographie étant bien connue, on se bornera uniquement à souligner à nouveau le travail de J. M^a MINGUEZ, *El dominio...*, op. cit., p. 97-98, où l'opposition présentée ci-dessus est montrée d'une façon spécialement claire.

69. Comme on peut le constater, en général, notre interprétation du rôle du monastère dans la croissance agraire diffère de celle d'A. I. LAPENA, *El monasterio...*, op. cit., p. 42.

cette époque. C'est ainsi qu'on peut en trouver une dans un aide-mémoire des archives de San Juan de la Peña daté c. 1025 et se rapportant au monastère même de Cillas (SJP, 42). Dans ce texte, les moines concèdent la même terre deux fois, la première à un homme parent de l'abbé — *nepolus* — qui devra la convertir en vignoble, et la seconde, cet homme étant mort et la vigne étant retournée au monastère, à sa veuve, sur la demande de celle-ci. Voici les deux passages où, comme dans le document de Beralevilla, s'expriment les moines :

... « consentiamus ad abbate nostro, et demus ipsa terra ad suo nepoto quod la fatia vinea, et teneat in vita sua, et det ad monasterio ab anno in anno sua decima, et teneat in sua vita ipsa vinea et post obitum suum reddat eam ad Sancti Martini ». Ita et fecerunt.

... « fatiamus cominenza, et det ad nos firmes quod teneat ea in sua vita, et det semper nostro pasto, et post obitum suum tornet ea ad Sancti Martini ».

A notre avis, l'équivalence entre l'expression *nostro pasto* et la dîme des fruits est claire. En outre, elle est confirmée dans la notice de Cillas qui nous reste à examiner. Dans cette dernière, la dîme apparaît de nouveau en échange d'une concession identique à celle faite aux paysans de Beralevilla : des terres destinées à être labourées. Et ce document permet d'affiner encore la signification du terme *decima* dans les textes. En effet, cette *decima* est exigée deux fois dans le pacte et en fonction de deux concepts différents. D'abord, parce que l'église de Capannas est cédée à San Martín de Cillas :

... convenientiam ut post illum diem illa ecclesia de Capannas fuisset de Sancto Martino et de illis fratribus, et venisset illa decima ad Sanctum Martinum.

Par conséquent, il s'agit ici de la dîme ecclésiastique. Par contre, dans la deuxième demande des moines, la *decima* exigée est en rapport direct avec la terre concédée :

... et illum terminum de Saves qui erat de Cella laborassent illi vicini de Capannas et habuissent in pasto usque ad illum erbare de Calvera, et exsolvisent decimam ad Cellam monasterium.

Cette dîme apparaît comme un cens dû aux moines en tant que propriétaires de la terre⁷⁰. Une redevance proportionnelle à la production : forme de prélèvement bien connue, caractéristique des terres en voie de colonisation, par laquelle le propriétaire draine vers lui une partie des profits de l'expansion⁷¹.

L'ACCORD AVEC LA COMMUNAUTÉ DE CAPANNAS.

... Hec est pagina convenientia que fuit inter abbas Inkalzato de Cella et senior Dato Galindones et senior Eximen Manziones et senior Fortunio Manciones et senior Asnari Manciones de Capannas.

70. Comme on peut voir, nous nous écartons de l'interprétation donnée par NELSON, « Land Use ... », art. cit., p. 118, de la mention du *ianlare* — comme, en général, de la plupart des aspects terminologiques dans son travail. Pour lui, il s'agirait d'un type de pâturage dont la différence avec le *pascua* résiderait dans son caractère juridique : il pourrait être aliéné de façon individuelle, alors que le *pascua* constituerait un bien communal.

71. Certes, la figure de la dîme comme redevance partiaire est déjà connue à l'époque wisigothique, mais ceci ne contredit pas qu'elle ait pu être employée ultérieurement dans des contextes économiques différents. Il convient de souligner que, dans la région qui nous occupe, ce genre de redevance a été appliqué aussi à un autre secteur en développement, celui de la viticulture (SJP, 42). En outre, le contrat partiaire n'est pas un type exclusivement hispanique ; il est bien connu ailleurs. En ce sens, les observations faites par P. Toubert à propos de ce qu'il appelle la « dîme seigneuriale » — en opposition à la dîme ecclésiastique — concordent parfaitement avec la leçon de nos documents : « Ces contrats partiaires dont la variété est typique de la société rurale méditerranéenne ne reflètent rien d'autre que la nécessité où se trouvait le concessionnaire d'adapter ses prétentions aux possibilités matérielles de l'exploitation. On constate ainsi sans surprise que les terroirs où prévalaient les contrats *ad decimam reddendam* étaient d'autre part des terroirs marginaux aux rendements extrêmement faibles, aux récoltes aléatoires et intermittentes où un prélèvement seigneurial plus élevé eût découragé tout exploitant direct » (*Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du XI^e s. à la fin du XIII^e s.*, Rome, 1973, p. 875-876).

Siquidem senior Asnar Manciones habuit unum filium nomine Filgolo, neto de senior Dato Galindones, de sua germana. Et (...) et posuerunt illum in Sancto Martino, cum illa casa de Sorello et uno campo super illa via; et fecerunt talem convenientiam ut post illum diem illa ecclesia de Capannas fuisset de Sancto Martino et de illis fratribus, et venisset illa decima ad Sanctum Martinum, et illum terminum de Saves qui erat de Cella laborassent illi vicini de Capannas et habuissent in pasto usque ad illum erbare de Calvera, et exsolvisset decimam ad Cellam monasterium. Et sunt testes... (SJP, 31)

Le rapport de ce texte avec le précédent est indéniable⁷². Même famille prééminente, mêmes témoins que dans la notice de Beralevilla et, en plus, dans le même ordre... Néanmoins, ce document est plus confus. Tout d'abord parce qu'il consigne un événement de caractère privé — la *traditio* au monastère d'un fils de la famille mentionnée — à côté de la concession d'un certain territoire aux *vicini* de Capannas. Cela donne lieu à une rédaction où il semble que le pacte de concession aux *vicini* ait été arrangé entre le monastère et la famille de *seniores*. On peut se demander toutefois s'il ne s'agit pas plutôt d'une concession similaire à celle rapportée par la notice précédente, la structure formelle du document faisant apparaître dans le rôle principal ceux qui, dans l'acte antérieur, agissaient comme garants de l'accord. D'autre part, localiser le territoire concédé nous a été impossible — l'emplacement même de Capannas est douteux — et cela nous prive de quelques éléments d'analyse.

Cela dit, on ne va pas répéter le commentaire du texte précédent, mais se borner à quelques observations complémentaires. D'abord, à propos du toponyme lui-même, *Capannas* : celui-ci a déjà été signalé ailleurs comme caractéristique de centres de peuplement jeunes, encore sommaires, et liés au mouvement de colonisation agraire⁷³. En deuxième lieu, l'accord met aussi en rapport ce foyer de peuplement avec le développement des cultures sur les terres du monastère. Le binôme intensification de l'occupation du sol - nouveaux centres de peuplement est de nouveau entrevu. Et en dernier lieu, ce texte introduit un correctif à l'image présentée jusqu'ici des activités des communautés paysannes : celle de Capannas se livre à l'élevage et le pratique même hors du territoire qui lui appartient. Le toponyme *Calvera* (zone déboisée et livrée au pâturage) analysé par A. Barbero et M. Vigil⁷⁴, tendrait même à montrer qu'elles ont joué un rôle non négligeable dans la transformation des paysages originaux.

IV. Quelques conclusions.

La portée de notre exposé, fondé sur la documentation d'un seul monastère, est forcément limitée. Nous n'avons donc pas la prétention d'apporter une explication globale. Nous sommes même persuadé que des aspects fondamentaux de la croissance échappent à une information aussi réduite que celle de Cillas, et même à l'ensemble des sources écrites de la région. Il convient aussi de rappeler que notre monastère est situé dans un contexte géographique particulier : dans une région montagneuse, pauvre, de sols médiocres dans le meilleur des cas. La plaine, les bassins pré-pyrénéens ont pu, ou mieux ont dû, connaître des rythmes d'expansion différents.

Ceci dit, le processus que nous avons essayé de montrer dans ces pages n'a rien d'exceptionnel dans la région : on en trouverait facilement confirmation dans d'autres fonds documentaires. En ce sens, l'évolution constatée autour de Cillas peut avoir valeur d'exemple.

72. L'aide-mémoire relatif à Capannas est conservé par une copie beaucoup plus tardive. Sur le mode de tradition des documents, LARREA, «La documentación...», art. cit.

73. P. BONNASSIE, *La Catalogne... op. cit.*, p. 441. Quoique, dans ce cas, il s'agisse en plus d'une certaine sorte de tenure (*cabanna*, *cabannaria*).

74. *La formación... op. cit.*, p. 376.

LE RÔLE DU MONASTÈRE DANS LA CROISSANCE.

San Martín de Cillas, comme les autres monastères signalés au début de ce travail, naît et se développe à une époque de croissance démographique et économique. Ceci est une constatation difficilement contestable au vu des textes. Mais comment le monastère s'implique-t-il dans le processus de croissance? Quel est son rôle?

Indéniablement le monastère profite de la croissance, mais de plus il constitue l'un des pôles d'organisation de la vallée. Au rythme du développement agraire, c'est tout un réseau de droits et de rapports de types divers qui va se tisser autour de lui. Pourtant, ce n'est pas lui qui est à l'origine de l'expansion. Tout au contraire, le monastère apparaît, du moins dans les premiers moments, comme attaché à des formes très conservatrices, très extensives d'exploitation du territoire et il freine la conquête des sols par l'agriculture.

Les droits et les pouvoirs de l'abbaye se fondent d'abord sur les rapports qu'elle entretient avec la haute société de la région et sur sa fonction de centre religieux, spirituel. Qu'elle ne soit pas du tout étrangère au milieu social le plus élevé de la contrée, la personnalité des fondateurs le prouve à l'évidence, de même que la relation spéciale qu'elle entretient avec les *seniores* de Capannas, relation matérialisée par l'entrée de l'un des membres de la famille dans la communauté monastique. C'est cette position, prééminente à plusieurs points de vue, qui lui permet de se rattacher de façon étroite à une société en développement et d'en devenir un élément central. Par ailleurs, en tant que centre d'encadrement spirituel, le monastère obtient un ensemble de droits sur les églises des alentours : sur celle de Huértalo à partir de la deuxième moitié du IX^e s. semble-t-il, sur l'église de Beralevilla par le pacte sur la *pardina* (905-925), sur celle de Capannas par donation autour de l'an 1000, sur S. Bartolomé de Beral à la même époque⁷⁵.

Mais le monastère est aussi un grand propriétaire foncier qui se trouve à la tête de très vastes territoires. Comment les exploite-t-il? On peut distinguer trois secteurs dans ses activités économiques.

En premier lieu, le secteur mis directement en valeur par les moines. La documentation qui s'y réfère est très pauvre, mais son existence est indéniable. Il ne semble pas invraisemblable de supposer l'existence d'un terroir à vocation agricole autour du monastère, sans doute orienté vers des cultures spécialisées : jardins, vignoble⁷⁶... Cela ne contredit pas notre négation d'un rôle moteur du monastère dans la croissance agraire. La disproportion entre ce possible terroir spécialisé et l'ensemble territorial dont dispose l'abbaye est si grande — comme divers indices l'ont montré — qu'on peut difficilement lui accorder un rôle fondamental dans le développement de la production. Il convient surtout ici de rappeler l'absence, chez les moines, des motivations qui poussent la paysannerie à étendre les cultures ou encore leur mentalité défensive face aux communautés pionnières. En fait, c'est l'élevage qui apparaît comme la base majeure de l'économie monastique en faire-valoir direct.

Le deuxième secteur est peut-être plus représentatif du rapport entretenu par les moines avec le progrès agricole. Il s'agit des espaces que le monastère concède aux communautés. Ici, poussé par l'initiative paysanne, au moins dans un premier moment, Cillas reconvertit son domaine en l'adaptant aux nouvelles conditions de croissance. Il passe d'une gestion directe fondée sur une exploitation très extensive à un régime de faire-valoir indirect lié à l'intensification de la pression paysanne sur le territoire. Cette transformation — dont l'aspect le plus intéressant est peut-être la

75. LARREA, «La documentación...», art. cit.

76. Des témoignages en ce sens se rencontrent dans des documents de S. Juan de la Peña (SJP, 42) comme de San Pedro de Siresa (UBIETO, *Cartulario de Siresa*, op. cit., doc. 11).

fragmentation d'une partie de la grande exploitation en petites unités⁷⁷ — constitue le moyen par lequel l'institution absorbe une part de l'effort déployé par la paysannerie⁷⁸.

En dernier lieu, le monastère reçoit aussi — et sans doute achète et échange — des biens immeubles déjà mis en valeur, des champs, des maisons... (SJP, 31 et 35), hors de son finage. Ces donations ne sont attestées que jusqu'aux environs de l'an 1000. Nous ne connaissons pas exactement l'importance de ces biens dans l'ensemble du patrimoine monastique — en tout cas la documentation ne semble leur accorder qu'une place très secondaire. Dans la perspective qui est ici la nôtre, deux remarques peuvent être faites : d'une part, ce secteur présente les mêmes caractères que le précédent — faire-valoir indirect, petites exploitations... ; d'autre part, son acquisition semble répondre à une politique délibérée des moines qui cherchent à obtenir des terres au sud de leur abbaye, c'est-à-dire dans les zones les plus riches de la contrée, tandis que les espaces qu'ils cèdent aux paysans sont situés dans les terroirs les plus ingrats.

En résumé, S. Martin de Cillas joue, depuis sa fondation et en fonction de sa dotation initiale, un rôle fondamental comme chef-lieu d'un territoire étendu et compact : il deviendra même ultérieurement un centre d'attraction du peuplement : une *villa*, attestée à une époque plus tardive que celle qui nous occupe, se développera autour de lui. En outre, les accords qu'il passe avec les communautés paysannes sont déterminants en ce qui concerne l'organisation et la transformation de tout un ensemble de terroirs.

Le monastère apparaît donc ainsi comme un pôle de pouvoir à fonctions multiples, pôle de pouvoir d'ailleurs lié aux groupes dirigeants. En tant que tel, il a contribué à encadrer le mouvement de croissance agricole. Mais il n'en a pas été l'initiateur : celui-ci résulte — toutes les données convergent vers cette conclusion — d'une poussée spontanée de la paysannerie⁷⁹.

CROISSANCE AGRAIRE ET PEUPEMENT.

En ce qui concerne l'histoire du peuplement, l'ampleur et la portée historique incontestables de l'occupation de la vallée de l'Èbre par les royaumes chrétiens ont occulté d'une certaine façon l'évolution qui s'est produite dans les contrées d'origine des colons, c'est-à-dire dans le réduit montagnard et sub-montagnard. En fait, la grande expansion vers le sud est tardive — pour l'essentiel elle n'est pas antérieure à la deuxième moitié du XI^e s. — et, lorsqu'elle a lieu, les sociétés qu'elle affecte ont déjà connu des transformations fondamentales, engendrées précisément par le processus de croissance qui s'était déroulé antérieurement dans le haut pays.

Quels ont été les effets de celui-ci sur l'histoire de l'habitat ? De ce point de vue, la région de S. Martin de Cillas est un bon poste d'observation, puisque située dans la zone de transition entre les vallées de haute montagne et la plaine pré-pyrénéenne.

Au départ (VIII^e s., première moitié du IX^e s.), on se trouve en présence d'une structure de peuplement fluide, instable, où la faible pression humaine sur le territoire constitue la donnée de base. Puis tout change. On assiste à deux phénomènes conjoints : d'une part apparition de nouveaux centres de peuplement ; d'autre part, fixation et stabilisation de l'habitat. Les paysages

77. Le pacte et la cession de terres à la communauté n'impliquent évidemment pas une exploitation agricole communautaire, inconnue dans ces régions. Il s'agit sans doute fondamentalement d'exploitations familiales.

78. Comme il a pu être observé dans ces dernières pages, notre interprétation est différente de celle proposée par A. Barbero et M. Vigil, particulièrement sur les motifs de l'occupation de nouvelles terres et sur la nature du rapport établi avec le monastère, rapport que ces auteurs qualifient de «*dependencia que era una encomendación*», «*dependencia económica y personal*» [c'est nous qui soulignons] (*La formación...*, *op. cit.*, p. 371-376).

79. Il convient peut-être de rappeler ici que ces conclusions concernent un monastère important, fondé par des puissants. On ne nie pas pour autant le rôle que la multitude de petits monastères d'origine et de dimensions beaucoup plus modestes ont pu jouer comme de vraies cellules de colonisation et de progrès agricole. En ce sens, et parmi les apports les plus récents, nous pensons spécialement au travail de J. M^e Minguez mentionné dans la n. 2.

s'humanisent et ceci résulte bien sûr d'un accroissement du poids de l'agriculture (par rapport aux activités sylvo-pastorales) et donc d'une exploitation de plus en plus intensive des terroirs⁸⁰. Dater le processus de fixation et de développement tout au long de la deuxième moitié du IX^e s. et du X^e s. n'est qu'une première approximation⁸¹. En tout cas, à notre avis, c'est à cette époque que se dessine la configuration du réseau de *villae* que montrent les sources beaucoup plus généreuses des XI^e-XII^e s.⁸².

Les formes concrètes prises par cette extension du peuplement posent un autre problème. Dans le cas de la vallée d'Ansó, les efforts colonisateurs s'effectuent paradoxalement dans le sens sud-nord, depuis la plaine vers la vallée⁸³. Beralevilla naît dans les marges supérieures du bassin, de même que Capannas très vraisemblablement. Mais cela ne contredit pas un déplacement global des effectifs humains dans l'autre sens, depuis les vallées vers le sud, déplacement constaté dans les autres régions du Nord péninsulaire et que rien ne permet de contester. La croissance, en effet, se présente essentiellement sous la forme d'un progrès des cultures. Elle se déroule donc vraisemblablement sur un rythme plus vif dans les bassins d'aval qui offrent des possibilités majeures de développement. Mais l'intensification de l'exploitation du sol est générale, le phénomène fait tache d'huile. Par une sorte de choc en retour, la poussée colonisatrice remonte vers les marges d'amont moins propices, malgré l'exigence d'efforts redoublés. Que la région dans son ensemble soit affectée par un basculement de son poids économique et démographique depuis les hautes vallées vers la plaine n'implique pas une régression dans les vallées. Au contraire, ces dernières connaissent aussi un progrès décisif⁸⁴.

Juan José LARREA

Area de Historia Medieval
Facultad de Filología y Geografía e Historia
Universidad del País Vasco
c/ Marqués de Urquijo s/n
E - 01006 - VITORIA

80. L'étude des formes du peuplement et de leur rapport étroit avec la croissance économique — bien que cette dernière soit conçue selon un schéma différent de celui que nous présentons — constitue sans doute l'un des apports les plus importants de l'article de NELSON, «Land Use...», art. cit., p. 122-124 et 126.

81. Une approximation qui semble confirmée par les premiers résultats de l'archéologie médiévale dans la région, spécialement par les travaux de C. JUSUÉ, *Poblamiento...*, *op. cit.*

82. Des processus comparables ont été décrits à l'occasion d'études sur des régions voisines : nous citerons en particulier les recherches effectuées sur le peuplement des terres méridionales du Pays Basque. Non seulement des précisions chronologiques, mais aussi une vision globale des formes du peuplement et de leur rapport avec la croissance agraire en Alava peuvent être trouvées dans le travail d'E. PASTOR, «Aproximación a la estructura del poblamiento alavés a finales del siglo XIII», dans *II Congreso Mundial Vasco. Congreso de Historia de Euskal Herria*, Saint-Sébastien, 1988, t. II, p. 509-533, qui comporte également une synthèse critique de la bibliographie antérieure.

83. Rappelons que c'est dans cette zone de contact que se trouve le groupe de monastères auquel Cillas appartient ; et, vraisemblablement, cette localisation ne résulte pas seulement du hasard.

84. La plupart des questions évoquées dans cet article seront reprises, dans un cadre géographique voisin — mais beaucoup plus large —, dans la thèse que je prépare actuellement sur *Économie et société dans les campagnes de la Navarre centrale (X^e-XII^e s.)*, sous la direction de Pierre Bonnassie, prof. à l'Université de Toulouse-Le Mirail.